

Louis Moulia

Le Secret de l'esteléte

R O M A N



société des
écrivains

Louis Moulia

Le Secret de l'estelète

Société des Écrivains

Sur simple demande adressée à la Société des Écrivains,
14, rue des Volontaires – 75015 Paris,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous informera de nos dernières publications.

Texte intégral

© *Société des Écrivains*, 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

La belle-famille d'Étienne Lahitète était très connue à Ascain. Son beau-père, Manex Loredertsoa, y était né en 1902 ; il avait passé toute sa vie au village. Exerçant le métier de maçon, il avait construit sa propre maison, baptisée Lilitsua (trad. la maison fleurie), ainsi que celle de son fils Txomin, tout en construisant les maisons de nombreuses familles qui résidaient sur le territoire de la commune ou y avaient établi leur résidence secondaire. Pendant les dix dernières années de sa vie, alors qu'il était officiellement en retraite, il avait continué à faire de petits travaux pour ses amis... c'est-à-dire, dans la pratique, pour tous les Azkaindarak (trad. les habitants d'Ascain).

Txomin ne s'était pas senti la vocation de prendre la succession de son père, il avait préféré quitter l'école primaire en présentant l'examen d'entrée en sixième pour faire des études au collège. Muni du BEPC (brevet d'études du premier cycle de l'enseignement secondaire), l'adolescent avait d'abord travaillé quelque temps à la Poste de Saint-Jean-de-Luz avant de devenir facteur (pardon : préposé...). Après qu'il avait été libéré de ses obligations militaires, il avait eu la chance d'être affecté à son village natal.

Ce jeudi 17 février 1994, il y avait beaucoup de monde pour assister aux obsèques de Pantxika, fille de l'ancien maçon, décédé une quinzaine d'années plus tôt, et sœur de l'un des facteurs, l'enfant du village connu de tous.

Les Loredertsoa étaient catholiques pratiquants, et l'abbé Begnat Errotabehere, curé du village depuis dix ans, connaissait bien Pantxika, car elle participait régulièrement aux offices religieux, en particulier à la messe dominicale, pendant les vacances scolaires. Le prêtre avait été visiter sa paroissienne deux jours avant son décès. Pour que l'âme de la défunte prenne la bonne route et s'élève vers le Père des cieux, l'abbé avait porté le viatique à Pantxika, selon un rituel adapté pour ce que l'on appelait aujourd'hui le sacrement des malades, de préférence à l'extrême-onction. L'ancienne appellation, en effet, conduisait à penser que ce sacrement n'était destiné qu'à une personne ayant atteint la dernière limite de la vie terrestre ; dans le cas de madame Lahitète c'était d'ailleurs vrai, car tout le monde savait que la malade n'avait plus que quelques jours, ou même seulement quelques heures à vivre... Pendant la visite du Père Begnat, cependant, Pantxika possédait toute sa lucidité, et il fut décidé que la messe de funérailles serait célébrée en euskara (trad. langue basque). Lors de la cérémonie, il y avait naturellement beaucoup de gens qui ne comprenaient pas le basque, et d'autres qui n'en connaissaient que quelques mots ! Ces personnes, forcément lésées dans leur désir de participation, durent se contenter d'écouter sans comprendre. Évidemment, si l'on avait sollicité son avis, Étienne aurait plaidé pour qu'une partie importante des paroles soit chantée ou lue en français, langue que toute l'assistance connaissait ! Mais il y avait belle lurette que Pantxika ne s'intéressait pas à ce que pensait son mari ! À Ascain, elle parlait toujours en euskara avec sa sœur Mayie, qui, comme elle, n'avait appris le français qu'à l'école de la République.

Pantxika pensait et rêvait en euskara. Étienne avait fait de son mieux, mais, d'origine béarnaise, il était loin de dominer la langue maternelle de son épouse ! Leur fille Grazi, par

contre, était bilingue : depuis sa plus tendre enfance, elle parlait en basque avec sa maman et en français avec son papa. Par la suite, elle était devenue trilingue pour exercer la même profession que sa mère, professeur d'espagnol. Elle avait particulièrement brillé dans ses études, puisqu'elle avait été reçue au concours de l'agrégation ; elle égalait ainsi la réussite de son père, devenu agrégé de mathématiques un quart de siècle plus tôt...

Grazi était arrivée à Ascaïn la veille des obsèques, avec son époux Robert et leurs trois enfants. Venant d'Antony, ils étaient passés par Versailles, Étienne avait ainsi profité de leur monoplace de six places pour faire le voyage. Cependant, il fut convenu entre eux qu'ils ne regagneraient pas la région parisienne ensemble. D'une part, en effet, la famille Kermadec devait passer le week-end aux Sables-d'Olonne, chez les parents de Robert qui avaient choisi de vivre leur retraite sur la côte Vendéenne ; d'autre part, Étienne préférait rentrer seul chez lui...

Après la mise au tombeau du corps de la défunte, la parenté et quelques amis se retrouvèrent chez Mayie, ainsi que le voulait la tradition. Suivant immédiatement l'inhumation, cette réunion avait d'abord pour but de permettre aux affligés, venus parfois d'assez loin, de reprendre des forces avant de regagner leur domicile, en buvant du café et en grignotant des biscuits. Pour de nombreux cousins, c'était aussi une des rares occasions de bavarder un peu.

Grazi connaissait beaucoup de monde, et elle échangeait quelques mots avec chaque petit groupe, tout en aidant Mayie et Gerexena, épouse de Txomin, pour le service. On entendait surtout parler en basque, mais quelques personnes s'étaient réunies autour d'Étienne et utilisaient le français comme langue véhiculaire. Mado aurait pu à la rigueur échanger quelques phrases en béarnais avec son frère Étienne et son

mari Mounicou, mais Robert, le Breton, aurait alors été exclu de la conversation, ainsi que monsieur Etxeleku, un voisin des Loredertsoa.

Environ une heure plus tard, la petite communauté qui avait envahi la maison lilitua se dispersa.

*

Étienne éprouva le besoin d'aller marcher seul en montagne. Mayie lui recommanda la prudence en lui remettant les papiers et les clés de sa voiture, elle le prévint qu'ils avaient rendez-vous chez Txomin et Gerexena vers dix-neuf heures trente pour le repas du soir.

Le sentier GR 10 qui permet de rejoindre le parking de Trabenia au deskarga handiko lepoa (trad. col de la grande décharge) fit remonter à la conscience du promeneur le souvenir de la première randonnée qu'il avait vécue avec Pantxika, trente-sept ans plus tôt, à deux mois près. À l'époque, ils n'étaient que fiancés, et même pas officiellement ! Pendant les vacances de Pâques, qui avaient bénéficié d'un temps particulièrement clément, la jeune fille avait voulu faire découvrir à son promis les belles excursions en montagne qu'il était possible d'effectuer dans l'environnement proche de son village natal. Lors de cette première sortie au deskarga handiko lepoa, en avril 1957, la vie qui sommeille pendant l'hiver avait déjà commencé à réveiller la nature, et Étienne se rappelait avoir vu beaucoup d'arbustes ou même de grands arbres recouverts de fleurs blanches. Sans doute des viornes et des cerisiers, mais certainement aussi des aubépines, car il y en avait beaucoup dans le secteur. Les Béarnais et les Basques, probablement d'accord sans l'avoir cherché, constatèrent les deux amoureux, traduisent de manière très visible la signification du mot « aubépine », puisqu'ils appellent « épine blanche » cet ar-

buste (« broc blanc », en béarnais, « elhorrixuri » en basque). C'était aussi la période où les feuilles commençaient à habiller les branches, donnant à l'ensemble du paysage un air de renouveau festif.

En ce jour de février 1994, le réveil printanier débutait à peine. Il y avait tout juste çà et là, au niveau du sol, quelques fleurettes éparses : essentiellement des primevères, aux couleurs variées, et des gentianes aux fleurs à corolle bleue. Cependant, par endroits, on apercevait des bouquets d'élégantes jonquilles jaunes ou d'odorants narcisses blancs, donnant l'exemple aux fougères, en évidente léthargie hivernale, dont les fragiles crosses n'avaient pas encore osé traverser le tapis de couleur ocre formé par les feuilles et les tiges de leurs ancêtres, qui jonchaient le sol depuis déjà plusieurs mois. Les asphodèles n'avaient pas eu le temps d'épanouir leur hampe florale ; à ce stade de leur développement, ils se distinguaient mal des pieds de jacinthes.

Les inflorescences retombantes et allongées des noisetiers indiquaient également que le printemps commençait à naître, et l'abondance de ces chatons promettait une merveilleuse récolte aux écureuils attentifs. Nombreux sur les pentes, on les voyait se déplacer d'un petit trot agile, la queue touffue relevée, d'un arbuste à un autre ; ils étaient devenus de véritables spécialistes pour percer les résistantes cupules, dans le but d'en extraire le fruit caché par l'enveloppe protectrice.

En fait, pendant la lente montée vers le col, Étienne ne porta qu'une attention distraite au paysage dominé par la Rhune, ainsi que par les éminences qui environnaient, en la mettant en relief, la plus haute montagne de l'endroit. Parvenu au col, il s'assit un instant en face de la colline appelée Subisia. Personne n'apparaissait à l'horizon. Pourtant, ce lieu désert lui semblait habité, et il pensa à l'âme de Pantxika : peut-être dansait-elle autour de lui ? Que sait-on, après tout,

de manière précise, des âmes des personnes qui ont quitté ce monde ?

Cette idée tourmentait le veuf depuis que son épouse était décédée ; c'est cela qui le préoccupait pendant la cérémonie des funérailles aussi bien que tout au long de la montée qu'il venait d'effectuer. Que restait-il de Pantxika ? Où se trouvait cette partie qui subsistait d'elle, et qui n'était certainement pas dans la tombe ?

La plupart des religions instruisaient leurs adeptes dans le sens de l'existence d'une vie au-delà de cette vie terrestre, mais restaient souvent dans le flou. Un jour, Étienne avait lu que la civilisation égyptienne avait oscillé entre plusieurs formes de croyances concernant cette vie après la mort. L'une d'elles faisait intervenir, en chaque personne, une créature particulière appelée ka, qui grandissait avec cet être humain pour devenir plus tard, en quelque sorte, son représentant dans l'autre monde. Ce ka devait pouvoir reprendre possession du corps dans lequel il avait vécu, s'il lui en prenait la fantaisie, d'où la conservation des corps par la momification ? Le ka devait pouvoir aussi s'alimenter, d'où l'apport régulier de nourriture et de boisson auprès de la momie ? Mais Étienne n'avait pas bien saisi, malgré les explications fournies par l'auteur de l'article, la différence entre le ka et l'âme, car pour savoir si ce qui restait du défunt pourrait ou non être incorporé au peuple des bienheureux, gouverné par le roi Osiris, c'était l'âme qui était jugée sur le plateau d'une balance !

Tout cela était évidemment bien vague ! Mais si de telles croyances avaient cours au pays des Pharaons bien avant notre ère, avait-on accompli beaucoup de progrès depuis ? Jésus-Christ lui-même avait été assez nébuleux, semble-t-il, sur cette vie après la mort... Comment, d'ailleurs, aurait-il pu en être autrement, puisque le langage humain est conçu pour

analyser, traduire, exprimer, les réalités concernant notre monde terrestre, son environnement ou ses habitants ! Ce langage peut-il nous apporter des précisions sur un monde, s'il existe, qui serait tout autre que celui dans lequel nous vivons ? Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que Jésus-Christ nous a confirmé l'existence d'une vie au-delà de cette vie terrestre, ainsi que l'attestent de nombreux passages de l'Évangile.

S'il ne fallait prendre qu'un exemple, on pourrait choisir la parabole du riche et du pauvre (Luc, 16). Au-delà de l'anecdote concernant le dialogue entre Abraham, auprès duquel se trouve Lazare, et le riche, qui, lui, souffre le supplice dans les flammes, on retiendra ici que ce dialogue a lieu dans le « séjour des morts » !

La foi juive s'interrogeait en particulier pour savoir si les justes seraient les seuls concernés par la résurrection, ou bien si cela se réaliserait pour tout le monde. Les évangélistes, censés nous éclairer sur l'enseignement de Jésus, manquent souvent de limpidité lorsqu'ils abordent ce sujet. Par exemple, l'évangéliste Luc, d'après la Tradition chrétienne, est aussi l'auteur des Actes des Apôtres. Interrogeons-le : dans le chapitre quatorze de son premier livre, il ne fait allusion qu'à la résurrection des justes ; par contre, au chapitre vingt-quatre de son second livre, par la bouche du futur saint Paul, il nous dit la foi chrétienne en la résurrection de tous, justes ou non !

Par ailleurs, une autre question fondamentale se pose, même si personne n'est capable d'y répondre avec certitude : un jugement sera-t-il suivi, pour chacun, d'un titre de séjour définitif au Paradis ou en Enfer ? Notre nature humaine nous porte à penser que, en toute justice, les méchants devraient être punis, et les bons récompensés. Jésus semble aller dans ce sens, d'après le chapitre vingt-cinq de l'évangéliste Matthieu, à propos du Jugement Dernier. Aux uns, les bons, il

sera dit : « Recevez en partage le Royaume qui a été préparé pour vous depuis la fondation du monde ». Par contre, les méchants s'entendront condamner ainsi : « Allez-vous en loin de moi, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges ». Dans ce passage, le jugement céleste concerne le comportement des êtres humains, lors de leur séjour terrestre, envers les étrangers, les pauvres, les malades, les prisonniers... La conclusion de Jésus est sans appel : « Ils s'en iront, ceux-ci au châtement éternel, et les justes à la vie éternelle ».

Cependant, d'autres passages font état, à un degré que l'intelligence humaine ne peut qu'entrevoir, de la bienveillance, de la bonté, de la mansuétude et de la miséricorde de Dieu. Dès lors, tout espoir est permis ! Car l'homme, et Dieu est bien placé pour le savoir, lui qui l'a créé, n'est ni ange ni bête, ni entièrement blanc ni foncièrement noir... C'est peut-être là qu'il faut voir l'invention ou l'intervention d'un Purgatoire, séjour de purification avant de pouvoir entrer « au Ciel » ?

Si l'existence d'une vie après la mort terrestre est devenue une certitude de foi, pour les chrétiens, toute description d'une telle vie ne peut être que le fruit de l'imagination, prenant forcément appui sur des réalités terrestres ! Si cela peut aider à alimenter un espoir pour vivre plus heureux, si des images agréables peuvent avoir pour résultat de combattre l'angoisse, alors pourquoi pas ? À condition, cependant, de préciser qu'il s'agit d'un espoir, et non d'une certitude !

Un exemple d'une telle description nous est rapporté par la Tradition chrétienne. Cela se passe à Carthage, en l'an 203, sous le règne de l'empereur romain Septime Sévère. La persécution contre les disciples de Jésus fait rage, et, dans un groupe de prisonniers, deux jeunes femmes, la noble Perpétue et l'esclave Félicité encouragent leurs amis à tenir bon. Per-

pétue bénéficie d'un songe avant d'être entraînée dans l'arène pour y mourir le même jour que ses compagnons d'infortune, tous condamnés à mort au seul motif qu'ils refusaient d'abjurer leur foi en Jésus-Christ. D'après cette vision, le groupe des martyrs, après la mort terrestre, serait conduit dans une prairie riante où un vieillard trayait des brebis et offrait du miel. Pourquoi pas ? En tout cas, nous dit la Tradition, ce que Dieu fit voir à Perpétue, en esprit, l'encouragea et lui permit de reconforter ses compagnons.

Si le Paradis des chrétiens se révèle impossible à décrire, nos ancêtres n'étaient guère plus avancés : quelles étaient les caractéristiques de ces Champs-Élysées de la mythologie gréco-romaine, où, après une issue favorable de la psychostasie, les bienheureux pouvaient goûter aux joies de l'éternité ?

*

Tout en continuant à se demander où se trouvait ce qui avait survécu de Pantxika, après son décès, Étienne redescendit sur terre. Dans les seules paroles prononcées en français par Monsieur le curé, au moment de l'accueil, il avait entendu que Pantxika était « auprès du Père des Cieux ». S'il en était ainsi, alors elle était en de bonnes mains, débarrassée de tous les soucis terrestres : les difficultés qu'elle avait été amenée à surmonter, et les problèmes de toutes sortes qu'elle avait elle-même créés.

Étienne abandonna ses réflexions pour être davantage attentif aux endroits où il devait poser ses pieds, car les pierres étaient légèrement glissantes, et il n'était pas bien chaussé. En outre, il n'était pas venu en montagne depuis les vacances de Noël, et son retour devait être effectué rapidement s'il voulait retrouver Mayie à l'heure fixée. Il ne s'arrêta qu'une seule fois pour contempler le paysage qui s'offrait à lui : la baie de Saint-Jean-de-Luz. Depuis l'endroit où il se trouvait,

la grande plage se prolongeait en vague demi-cercle par la principale plage de Ciboure, les deux étendues de sable jaune étant séparées par l'embouchure de la Nivelle et les deux ports. Dans le lointain, l'imposante digue de l'Artha fermait partiellement la baie et brisait les vagues qui déferlaient de l'océan, transformant les lames en rageuse écume blanche. L'Artha était séparée par un premier bras de mer, au nord, d'une digue de même direction qui prenait naissance à la pointe de Sainte-Barbe, et un deuxième, au sud, d'une autre digue qui partait du Fort de Socoa.

Quelques bateaux à voile louvoyaient lentement ; ils ressemblaient, à quelques kilomètres de distance, à des cygnes évoluant sur un lac calme, car le vent avait décidé d'être absent. Ce coup d'œil sur un paysage apaisant qu'il connaissait pour l'avoir admiré des centaines de fois, permit à Étienne d'atteindre la voiture avec une âme à peu près sereine.

Chez Txomin et Gerexena, la conversation porta le plus souvent sur les souvenirs concernant les années de jeunesse de Pantxika. Mayie et son frère évoquèrent la santé fragile de leur sœur, jusqu'à la puberté. Cela avait sans doute favorisé une éducation assez différente de celle de ses deux aînés : plus gâtée, son caractère était devenu exigeant et capricieux. Mais elle était câline et affectueuse, des atouts qui lui permettaient de se faire pardonner ses sautes d'humeur. La fille était intelligente, et sa réflexion semblait en grande partie orientée dans un but : vaincre les difficultés pour réussir et atteindre l'objectif qu'elle s'était fixé. C'est ainsi, par exemple, qu'elle était devenue sportive pour surmonter au mieux ses problèmes de santé, et qu'elle avait toujours bien travaillé sur le plan scolaire pour essayer d'obtenir les meilleures notes possibles.

Visiblement, Pantxika avait fait la fierté de ses parents, et sa réussite dans les études méritait l'admiration de son frère

et de sa sœur. Gerexena et son beau-frère écoutèrent tranquillement ces éloges familiaux, qui concernaient essentiellement une période de la vie de la défunte qu'ils n'avaient pas connue. Bien entendu, eux qui avaient souffert des fantaisies ou des caprices de Pantxika, ils auraient eu souvent envie d'apporter des bémols à ce discours panégyrique ! Cependant, sans se concerter, ils sentirent tous deux que, en évoquant de bons souvenirs, Mayie et Txomin atténuaient le traumatisme causé par le décès de leur sœur...

II

Étienne passa une nuit agitée. Avant de se coucher pour essayer de trouver un sommeil réparateur, il avait pensé à ce qu'avait écrit Lamartine après la mort d'Elvire : « Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé ». Le poète devait être encore bien mélancolique, lorsqu'il avait écrit ses « Méditations », sans doute à peine quelques mois après la disparition de la femme qu'il avait aimée !

Le veuvage récent d'Étienne n'avait pas provoqué en lui le même type d'abattement. Sa tristesse ne provenait pas du vide créé par le départ définitif de son épouse, mais de l'échec lamentable de leur union, théoriquement renforcée par les liens du mariage, et de l'impossibilité morale dans laquelle il s'était trouvé enfermé, ne pouvant ni divorcer ni améliorer les relations dans le couple...

Ce constat de faillite remplissait encore son esprit quand le réveil avait sonné, et c'était tout cafardeux qu'il était descendu pour avaler sans appétit son petit déjeuner, par simple habitude de survie. Avec Mayie, ils étaient convenus la veille de partir tôt à la gare de Saint-Jean-de-Luz, comme chaque fois : plutôt attendre une franche demi-heure l'arrivée du train venant d'Hendaye, que risquer de pénétrer dans la gare quelques secondes après le départ du train en direction de Biarritz !

Ils avaient échangé peu de paroles jusqu'au départ, mais dès que Mayie eut engagé l'auto sur la route, elle entama la conversation de manière décidée, comme si elle ne pouvait

plus reculer le moment de parler sérieusement avec son beau-frère.

— Avant que tu ne me quittes, je dois te faire part de quelques réflexions de Pantxika, je le lui ai promis avant qu'elle ne meure, lança-t-elle, d'un trait presque agressif.

Étienne avait beaucoup d'estime pour sa belle-sœur, qui avait accompli toute sa carrière d'infirmière à l'hôpital de Bayonne. En retraite depuis quelques années, et toujours dévouée, en septembre 1993 elle avait proposé à sa sœur de rester à Ascain, puisqu'elle avait le temps de la soigner et de lui tenir compagnie. Mais ce matin elle semblait particulièrement nerveuse, il devenait urgent de calmer le jeu !

— Je t'écoute, Mayie, lui répondit-il. Cependant, étant donné que nous sommes tous les deux perturbés par le décès de Pantxika, essaie de me parler aussi calmement que d'habitude. Si tu respectes cette convention, alors tu peux me dire tout ce que tu voudras.

— D'accord ; je te prie de m'excuser, je vais faire de mon mieux... Je dois d'abord évoquer la question de Stéphanie. Tout au long de l'automne, nous avons beaucoup parlé de votre mariage. Pour Pantxika, c'est l'existence de cette fille qui a provoqué votre mésentente.

C'est pour protéger Grazi qu'elle t'a convaincu qu'il fallait lui donner votre maison de Versailles en donation-partage. C'est aussi pour cette raison qu'elle n'a jamais accepté que vous vous laissiez tout « l'un pour l'autre » à la mort de l'un de vous deux. En particulier, de la sorte, tu n'avais aucun droit sur notre maison lilitsua.

— De toute manière, il s'agissait là d'un « bien propre » de ta sœur. Il me semble que, même si nous l'avions désiré autrement, cela aurait été Grazi qui en aurait hérité, et non pas moi ! Mais je ne connais pas grand-chose aux lois qui régissent les héritages, et je trouve heureux que vous ayez

toutes les deux agi de votre mieux pour assurer une excellente transmission à Grazi, par voie de succession, fort avantageuse pour elle.

Nous sommes donc devenus tous les deux de simples usufruitiers, Grazi bénéficiant de la nue-propiété de nos deux maisons. Je te remercie pour elle, mais Grazi n'est pas ta fille, et tu as plus de mérite que moi à avoir consenti un risque en te dépouillant de tout !

— En réalité, je crois que j'ai favorisé ma filleule sans prendre le moindre risque. D'abord, juridiquement, elle ne peut rien faire contre moi. Ensuite, tu sais bien que ta fille est adorable ! Dire qu'elle est équilibrée serait insuffisant : c'est une femme tout simplement extraordinaire...

— C'est vrai qu'elle possède beaucoup d'atouts, comme si elle avait cumulé les qualités de ses parents tout en évitant leurs défauts ! Je crois bien que notre fille est le seul aspect positif de mon mariage avec Pantxika...

— Allons, allons ! Ne noircis pas trop le tableau ! N'as-tu pas vécu de merveilleux moments chez nous ? N'as-tu pas effectué de belles randonnées dans nos montagnes basques ?

— C'est vrai, excuse-moi si je me suis laissé influencer par la tonne de mauvais souvenirs concernant mon union ratée avec ta sœur. Je devrais apprécier davantage ton affection et l'amitié de Txomin.

— Lui aussi t'aime bien, et il en est de même pour Gerexena. Dans nos discussions avec Pantxika, cet automne, ils t'ont souvent défendu, donnant fréquemment tort à Pantxika.

— Cela m'étonnerait que vous soyez parvenus à faire évoluer mon épouse à propos de Stéphanie. Tu reprendras après la suite de ce que tu voulais me dire, mais je souhaite d'abord te faire trois observations lorsque nous serons sur le quai, si tu as le temps de me tenir compagnie un moment.

Ils parvenaient en effet à Saint-Jean-de-Luz, et Mayie traversait le quartier Urdazuri afin de pouvoir stationner sur le parking non payant situé juste derrière la gare, à l'est de la voie ferrée.

Lorsqu'ils furent installés à l'abri, sur l'un des rares bancs du quai, Étienne reprit la conversation :

— Tu sais, Mayie, ta sœur était intelligente, mais, comme tout le monde, elle avait aussi des défauts ! En particulier, elle était assez têtue. Par exemple, si elle imaginait un scénario, alors elle ne pouvait admettre que la réalité puisse être différente de ce qu'elle pensait être la vérité : dans une telle situation, sa capacité de réflexion ne fonctionnait plus.

À propos de Stéphanie, je vais te présenter trois sons de cloche différents de ce que soutenait Pantxika. Pour les deux derniers, je suis bien placé pour savoir qu'elle avait absolument tort !

Première certitude de Pantxika : Stéphanie est ma fille. Moi, je n'en sais rien ! Donc, sur ce point précis, j'ignore si ta sœur avait tort ou raison... Par contre, il me semble qu'elle a eu tort de se focaliser sur la crainte que Stéphanie demande à être reconnue... et cherche à hériter d'une partie de mes biens. Cette hantise n'était pas justifiée, car Marcelle, la maman de Stéphanie, ne s'est jamais manifestée à propos de ma possible paternité, et sa fille non plus ; or, cette dernière aura bientôt trente-sept ans !

Quant à approfondir la question et à aller trouver Marcelle, pour savoir la vérité, de quel droit l'aurais-je fait ? Marcelle était mariée avec Guillermo, et la petite portait le nom de l'époux de sa mère. De mon côté, j'étais marié... Tu avoueras qu'il ne m'aurait pas été facile, dans ces conditions, d'effectuer une démarche de reconnaissance hypothétique de paternité, alors que personne ne me demandait rien !

Aujourd'hui, tout est devenu différent, puisque Pantxika et Guillermo ne sont plus de ce monde. Cet été je serai moi-même en retraite, et je rencontrerai Marcelle pour tirer cette question au clair ; je pourrai alors, éventuellement, étudier avec elle ce qu'il convient de faire.

Deuxième certitude de Pantxika : lorsque nous nous sommes mariés, je savais que j'avais une fille, et je le lui ai caché. Or, c'est absolument faux ! Malheureusement, je ne dispose d'aucune « preuve » à l'appui de cette vérité, il ne reste que la confiance que l'on peut avoir en ma parole... J'ai toujours affirmé à ma chère épouse que j'ai eu connaissance de l'existence de Stéphanie le même jour qu'elle, pendant l'été 1959, lors de la visite de Fernande. Naturellement, elle n'a jamais voulu me croire, puisqu'elle était « certaine » que je connaissais l'existence de « ma fille » avant notre mariage. Donc, fidèle à son scénario, pour Pantxika je ne pouvais être qu'un menteur...

Troisième affirmation de ta sœur, et tu me l'as rappelé tout à l'heure, c'est l'existence de « ma fille aînée » qui est la cause de l'échec de notre couple. Or, non seulement c'est absolument faux, mais Pantxika était intellectuellement malhonnête en osant chercher à faire croire cela ; et pour moi, vois-tu, c'est très grave d'agir ainsi. Permits-moi de rafraîchir ta mémoire : te souviens-tu de l'épisode d'appel au secours que j'avais adressé à Txomin, et qui avait abouti à la communication téléphonique de Gerexena, ainsi qu'à la lettre de l'abbé Etxekapare, pour essayer de ramener Pantxika dans le droit chemin ? À cette époque-là, ta sœur avait déjà détruit notre couple en profondeur, patiemment, froidement, sciemment. C'était beaucoup plus important que de la mésentente ! Il s'agissait de la mort du couple, et par la seule volonté de l'épouse.

Mon appel au secours correspondait au point culminant, mais Pantxika avait entrepris de me détruire psychologiquement tout au long de notre première année de notre mariage. J'ai eu grand tort de patienter, j'aurais mieux fait de demander un divorce en décembre 1957, pour ce qui aurait pu encore passer pour « incompatibilité d'humeur ». J'ai espéré que la situation s'arrangerait, mais il n'en a rien été... Lorsque j'ai fini par comprendre que le diable s'était emparé d'elle et qu'elle voulait me faire disparaître de ce monde, j'ai eu vraiment peur et j'ai écrit à Txomin. Mon appel au secours date du mois d'octobre 1958, soit presque un an avant que Pantxika n'apprenne l'existence de Stéphanie.

Tu vois bien que la fille de Marcelle n'a rien à voir avec la destruction de notre couple, et que ta sœur est profondément malhonnête de vouloir rejeter la cause de notre « mésentente » (quel cynique toupet d'employer cet euphémisme !) sur l'existence de « ma fille aînée »

— Mais pourquoi voulait-elle se débarrasser de toi ?

— J'ai pour habitude de faire confiance aux gens, j'ai donc tendance à être un peu naïf, et je ne vois pas toujours le mal qui agit. J'ai donc aimé une Pantxika à qui je semblais plaire, mais la réalité est beaucoup plus triste, et j'ai mis du temps à comprendre. Ta sœur a été malhonnête envers moi. Elle aimait Betiri. Lorsque ce jeune homme lui a échappé, elle a voulu se marier rapidement, peut-être pour lui montrer et prouver à sa famille qu'elle était capable de se passer de lui. Malheureusement pour moi, je me suis trouvé sur la route de cette jeune fille charmante qui cherchait un mari acceptable, et je suis rapidement tombé dans les mailles de son filet...

Je pense qu'elle a appris, vite après notre mariage, que le couple Betiri-Madalen ne s'entendait pas très bien. Dès lors, je devenais un gêneur... Le divorce aurait été signe d'un

échec, donc elle n'en voulait pas. Si elle s'était trouvée veuve, la situation aurait été bien plus avantageuse pour elle, et elle a accéléré le processus de destruction de son époux lorsqu'elle a appris que Betiri et Madalen allaient divorcer.

Oui, ta sœur a été d'abord diaboliquement malhonnête, puis vraiment méchante envers moi : elle m'a fait beaucoup souffrir, sciemment, et elle prenait plaisir à me voir malheureux. Je peux résumer ce que je ressens par deux phrases : Pantxika a gâché mon existence ; mon plus grand regret c'est de l'avoir épousée...

Étienne s'arrêta, envahi par une émotion qu'il ne pouvait plus contenir. Mayie, de son côté, ne cherchait pas à retenir les larmes qui coulaient de ses yeux. Elle essuya un peu ses joues, mais elle était aussi effondrée que son beau-frère ; elle reprit quand même la parole pour conclure, car il ne restait que deux minutes avant l'arrivée du train.

— Maintenant je comprends mieux ce que Pantxika m'a avoué après le départ du prêtre auprès duquel elle s'était confessée... Ton analyse est juste, mais il faut croire que le diable avait envahi totalement la personnalité de ma sœur pour qu'elle agisse de cette façon !

Elle sortit de son sac à main une enveloppe et la tendit à Étienne :

— C'est son dernier message, tu le liras dans le train...

Tout en l'embrassant affectueusement, et en lui souhaitant bon courage, Mayie sentit sans doute que la souffrance de son beau-frère resterait peut-être liée à Ascain pendant quelque temps, à cause de Pantxika ; elle ajouta qu'il serait toujours le bienvenu, et « chez lui », quand il reviendrait à lilitua...

*

Sitôt installé dans le train, Étienne ouvrit l'enveloppe que sa belle-sœur lui avait donnée, il en sortit quatre feuilles de